

Olivier Norac

# La Dendrobate dorée



Olivier Norac

## La Dendrobate dorée

© Olivier Norac, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6024-1

Couverture : Instagram @clelia\_Farnoux

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Les animaux les plus colorés sont souvent les plus venimeux ; la nature est aussi franche que possible lorsqu'il s'agit de vie et de mort. Ce que Jean Jacques Rousseau n'a pas compris c'est que l'homme ne fait pas partie de la nature.*

# Chapitre 1

Les gens sont laids d'une manière générale et moi j'appartiens à cette classe des « belles personnes ». Comme un aristocrate, on n'y peut rien, c'est de naissance. Issu de la rencontre entre un Mexicain de haute éducation, lui-même mélange d'origines ibériques et amérindiennes, et d'une Française blonde aux yeux bleus, j'accumulais les ingrédients pour un cocktail réussi. Mon père, qui était grand pour un Mexicain, atteignait presque un mètre quatre-vingts, un charmant brun ténébreux pourvu comme il se doit, de l'inévitable petite moustache façon Clarke Gable surplombant un sourire figé. Il m'avait transmis l'essentiel et j'avais conservé ces attributs, sauf la petite moustache décidément trop déjà vue, et la nature ajouta un je ne sais quoi d'exotisme dans le regard légèrement bridé des métisses. Je ne remercierai jamais assez ma mère de m'avoir légué des yeux d'un bleu profond qui troublaient tous ceux qui m'adressaient la parole. Alors comme tous les heureux élus j'obtins dès ma naissance tous les signes d'affection, d'allégeance presque, des adultes envers cet enfant si beau. Ce comportement bienveillant s'appliqua aussi au jeune homme, puis pour la vie entière. Je n'aurais plus jamais à me poser la question. Je recueillerai le meilleur dans ce monde sans trop d'efforts, d'où une certaine nonchalance, tant dans mon caractère que dans ma démarche. Femmes et hommes, peu importe, je les aimais tous.

Romy n'affichait pas une beauté immédiate ou insolente, mais son visage fin, avenant, rieur, et ses yeux bleus semblaient dire « bienvenue » à tous ceux qui lui parlaient avec un peu d'attention. Son charme agissait alors en réduisant ses interlocuteurs à l'évidence que la grâce existait bien au fond du regard, au bord de l'âme. Là, elle levait sa coupe de champagne devant Philippe et lançait à la cantonade :

« À mon chéri et son superbe Grand Prix des Lectrices de ELLE ! »

Les quelques invités triés sur le volet de Romy et Philippe souriaient aussi en le contemplant et reprenaient avec elle les compliments d'usage. L'annonce officielle était tombée l'après-midi même. Mais le secret s'était éventé à la deuxième sélection courant mars par l'un des membres du jury un peu trop proche de l'éditeur Grasset qui publiait Philippe depuis ses débuts. Son Roman « Une fleur au fusil » n'aurait pas eu besoin de ce prix pour tirer à presque vingt mille exemplaires tant Philippe Bagnot (son nom de plume) était apprécié en Francophonie depuis quelques années. Mais là, le bonus lui ajouterait une

centaine de milliers d'exemplaires supplémentaires sans compter la réputation et un vent porteur pour les 2 ou 3 prochaines années.

La table était dressée dans la grande salle à manger de la demeure familiale de Romy. L'âtre de la cheminée dégageait une chaleur douce et bienfaisante en ce début de mois de mai encore froid et pluvieux du nord de la Sologne. La cordialité des convives montait aussi en température, alimentée par les bons petits plats mijotés par Louise, cuisinière et gouvernante des lieux, et par les bouteilles de vin de Loire qui se succédaient sans entractes. Je profitais de cet instant où tout un chacun se tournait vers les hôtes du moment pour admirer encore une fois le port de tête si élégant de Romy. Son carré mi-long de cheveux châtain presque noir, qui contrastait tant avec sa peau blanche, mettait en valeur ce regard tendre et puissant qu'elle portait naturellement autour d'elle. Sa bouche arrondie et épaisse m'évoquait si souvent le baiser goulé entre Monica Bellucci et Alex Lutz. Elle s'était très peu maquillée comme à son habitude d'une fine touche de mascara et d'un peu de fard à paupières brun cuivré. Je la contemplais lorsque Robert, en face de moi, me sortit de ma rêverie passagère en m'interpellant :

« Et toi, Alvaro, tu ne dis rien », me fit-il sursauter.

Il m'avait surpris dans cet instant de fascination pour notre hôtesse, et plutôt que de renchérir en parlant fort pour couvrir le bruit ambiant, je préférai lui répondre sur un ton légèrement narquois par un : « Mais bien sûr Roger, je n'ai pas attendu pour serrer fort mon Felipe et l'embrasser de joie. »

Je savais que Roger soupçonnait mon homosexualité et que cela lui suffisait à expliquer ma proximité quasiment quotidienne avec Philippe. Son sourire en coin fit écho au mien ; « Je n'en doutais pas », murmura-t-il en plongeant son regard au fond de son verre de vin rouge.

Un peu plus tard dans la soirée après le café pour les uns et l'eau-de-vie en plus pour les autres, les conversations s'étaient allongées dans la nuit en s'apaisant par groupe de deux ou trois personnes dans le salon. Même si Philippe constituait le centre d'attraction, la disposition des lieux empêchait une ronde autour de lui. Les fauteuils, les tabourets et les deux canapés se répartissaient comme des bancs de sable en bordure des flots où les mammifères marins se prélassaient avec paresse. Philippe s'était installé sur le sofa bleu pâle face à la grande cheminée. Roger et Romy l'entouraient. Je m'étais assis à l'écart, sur un vieux coussin, sur le bord de la grosse dalle du foyer pour alimenter régulièrement le feu. Solveig s'était discrètement repliée au fond du fauteuil crapaud en cuir rose avec une tasse de tisane que Louise lui avait préparée.

Les effets de lumières organisés depuis l'âtre sur ses cheveux blonds entremêlés lui prodiguaient une apparence féérique. Solveig arrivait d'Islande et cela s'affichait comme une évidence par des yeux d'un gris bleu, inspiré des glaciers polaires, par des mèches miellées et nacrées mal maîtrisées que les torrents d'Islande reflètent au printemps. Son visage gracieux m'évoquait la statuaire grecque classique dans ses proportions et jusqu'à son air un peu sévère qu'elle se donnait probablement en public pour cacher un affect d'enfant. Pas très grande, mais d'une silhouette parfaitement harmonieuse, elle évoluait avec la légèreté et la souplesse de sa jeunesse. Elle personnifiait un des modèles de femme fatale qui impressionnait la majorité des hommes. Ils s'abstenaient la plupart du temps de l'approcher plutôt que d'affronter une telle expression de la beauté féminine et prendre le risque d'entamer une relation avec un pareil handicap. Elle occupait une position si stratégique que seuls les vrais conquérants et les imbéciles, plus nombreux, osaient l'aborder. Ses rapports avec les autres femmes se résumaient trop souvent par le choix de la jalousie vaniteuse ou de l'adoration béate. Elle souffrait d'une certaine solitude. À 25 ans, Solveig incarnait l'iniquité biologique en cumulant la splendeur physique à la performance intellectuelle. Elle démarrait une thèse en philologie comparée des apports entre les langues romanes et scandinaves après avoir obtenu un master à la Sorbonne. Elle s'était décidée à contacter Philippe, car il avait des origines scandinaves du côté de sa mère. Il y faisait couramment référence dans ses romans en parsemant quelques mots en danois dans le fil du récit, intrigant par là notre enquêtrice linguistique. Celle-ci lui demanda dans un email si elle pouvait l'interroger sur ses choix de vocabulaire et il accepta de la recevoir en son bureau parisien chez son éditeur. L'entretien dura deux heures et Philippe insista pour que Solveig le rejoigne avec ses amis en Sologne. Philippe n'était pas réputé pour être un « tombeur » malgré sa chevelure châtain clair, rabattue en arrière pour découvrir un front large et des sourcils bruns un peu écartés d'un air attentif. Une haute stature, des mains longues et baguées, et toujours dans une tenue particulièrement soignée, aurait pu lui faire conquérir à peu près toutes les femmes de son entourage, mais il trouvait cela grossier. On pouvait douter néanmoins qu'il ne succombât pas à la perfection plastique de cette jolie doctorante.

C'est lorsqu'elle la vit descendre de l'Audi A6 berline, que Romy s'inquiétât pour la première fois sur son couple. Solveig était tout sauf menaçante, son visage et son sourire esquissé exprimaient une sorte de sérénité accueillante. Elle portait un jean wedgie straight bleu, une saharienne usée par endroits, couleur

rouille, sur un pull à col roulé en cachemire gris clair et pour finir la touche étudiante, d'une paire de baskets presque blanches. Un sac un peu avachi, mais large et rempli lui tenait lieu de valise. Après tout, elle ne restait qu'une nuit. Dès que Solveig vit son hôtesse, elle lui sourit gracieusement en lui tendant une main ferme et en la saluant avec respect. Romy respira à nouveau, elle avait capté le message de la jeune femme ; elle n'était pas la maîtresse de Philippe. Pas encore, ne put-elle s'empêcher de penser.

Il se faisait tard lorsque Romy, sirotant à petites gorgées un Clos Rougeard 2011, fit un mouvement du bras brusque et de faible amplitude. Un peu de vin se renversa sur son chemisier qui se tacha à l'instant d'une auréole de couleur rosée. Elle reposa son verre sur la table basse et Philippe la railla sans ménagement :

« Hé bien Romy, on ne tient pas l'alcool ? Il termina cette raillerie d'un petit rire pour travestir la moquerie blessante en humour léger et gagner la complicité des témoins.

— Mais c'est toi qui m'as poussé avec ton dos Philippe, lui répondit-elle doucement.

Il renchérit par un :

— Mais oui, bien sûr ma chérie », qui voulait dire à tous « on lui pardonne, il est bien tard » avec un regard appuyé vers Solveig qui, elle, n'avait rien vu de l'incident, mais qui sourit, à tout hasard.

J'avais assisté à toute la scène et Romy avait raison, c'est bien un léger recul du dos de Philippe qui déplaça machinalement son avant-bras tenant le verre. Il dut s'en apercevoir puisqu'il esquissa un rapide mouvement de la tête derrière lui comme pour identifier l'origine du heurt.

Mais Philippe n'aime pas s'excuser. Il en a horreur pour parler franchement. Il a toujours eu ce comportement de conquérant capable de prendre des risques à la limite de la témérité d'aussi loin que je me souviens. Je me rappelle qu'il avait réussi à cacher une antisèche dans son cartable pour un test de maths et se voir gratifié d'un 20 sous la menace d'un renvoi. Pour rien, puisqu'aucun diplôme ne se jouait là. Il n'avait pu s'empêcher de braver la prof comme on disait à l'époque, pour le plaisir de la berner. Il s'en vanta tant dans la cour de récré que, curieusement, il eut droit à une inspection surprise de ses affaires lors des 2 ou 3 contrôles suivants. Il avait attiré l'attention de tout le monde, « Ce Qu'il Fallait Désirer ». En fait, nous nous étions rencontrés au collège de La Rochefoucauld dans le 7<sup>e</sup> arrondissement jusqu'au bac. Nous restâmes très proches pendant les classes préparatoires de Philippe et ses débuts à La Sorbonne en master de lettres



modernes pendant que j'étudiais les sciences économiques à Paris Dauphine. Ensuite, je partis au Mexique pour le décès de mon père. J'y résidais près de trois ans pour régler les nombreuses affaires paternelles où je perdis de vue mon ami d'enfance, mais en gardant le contact grâce à une correspondance régulière et complice. Je retournais à Paris rejoindre ma mère et nous nous retrouvâmes comme si nous ne nous étions pas quittés pendant ces classes de lycée. Nous formions alors un couple discret et intime bien dans la mentalité bourgeoise de Philippe. De mon côté, le business de papa me procurait un revenu convenable et me permettait de m'installer dans la capitale française. Philippe m'offrit de devenir son secrétaire particulier à la suite de l'audience de son premier roman « La belle Indigente » qui tira plus de dix mille exemplaires la première année contre toute attente. Ce succès populaire était essentiellement dû aux lectrices qui y trouvaient là un écho aux reliquats de leurs sentiments romantiques adolescents. Puis son style acquit de la maturité en même temps que lui-même, et son auditoire s'étendit jusqu'à toucher tous les segments marketing du grand public. La prospérité de sa famille lui permit de me proposer des honoraires confortables afin que je prenne en charge toutes les petites tracasseries du quotidien : de la relecture de ses épreuves, la compilation de son courrier, la préparation des réponses, les aller-retour chez l'éditeur, un peu de comptabilité, etc.

Notre proximité me donna l'occasion de me contenter d'un grand studio personnel du côté des Gobelins puisque je passais le plus clair de mon temps chez lui rue Madame au 5<sup>e</sup> étage. Ses parents occupaient le quatrième de temps à autre lorsqu'ils ne partaient pas en villégiature en quelques coins de la Terre et lui avaient laissé la jouissance du cinquième. Son appartement de 4 pièces sur 150 mètres carrés nous offrait une place suffisante pour notre cohabitation et nos fréquentes invitations d'amis. Celles-ci se terminaient par des soirées parfois chaudes, accompagnées d'alcool et de chemsex, comme il se doit dans les milieux branchouilles parisiens. La jalousie ne faisait pas partie de notre vie et les relations d'un instant pouvaient être de toute nature selon l'inspiration du moment. C'est à l'occasion d'une de ces soirées que nous fîmes connaissance de Romy qui s'était fait remarquer par son comportement prude et son charme incontestable. Elle avait pris l'habitude, lorsqu'elle venait, assez rarement, de ne rester qu'une heure ou deux, le temps de discuter avec des amis communs puis disparaître avant le « couvre-feux ». Elle n'évitait pas Philippe ouvertement, mais ne montrait aucun empressement particulier pour son hôte. D'instinct, il se sentit attiré par cette citadelle qui le défiait jusque chez lui. Mais Romy n'était

pas du genre fragile et facile. Il dut sortir le grand jeu : invitations au restaurant, soirées festives ou aux spectacles, quelques repas familiaux pour corser la relation, bref tout l'attirail de la séduction en bonne et due forme. Visiblement, la mystérieuse brune évitait la pleine lumière et au contraire, restait discrète, presque effacée et si Philippe n'insistait pas, elle se cantonnait volontiers dans sa sphère privée, comme retranchée de la vie sociale. « Suis-moi et je te fuis, fuis-moi et je te suis » : le bon vieil adage s'appliquait parfaitement. Ce n'est qu'au bout de 5 à 6 mois que Philippe parvint à ses fins en présentant un jour Romy à sa table comme « sa compagne », pour ne pas dire sa fiancée ; le terme était dorénavant désuet. Cela ne nous empêchait pas de nous retrouver Philippe et moi entre deux intervalles de nos vies amoureuses respectives ; nous fonctionnions ainsi depuis longtemps maintenant. Romy en avait pris son parti puisqu'elle avait identifié sans délai le lien entre son amant et moi. Une forme de trouple, mais sans échangisme vulgaire et banal. Ma discrétion, et encore plus ma sensibilité me poussait à ne jamais me situer entre eux deux et elle pouvait feindre de croire à une solide relation d'amitié de jeunesse.

Ils donnaient l'impression à l'extérieur d'un couple solaire comme on dit. Je les voyais d'un peu plus près que les autres et avec le temps ils pouvaient oublier ma présence, comme le chat de la maison. C'est ainsi que je pus suivre la traditionnelle trajectoire parabolique de leur idylle. Philippe fit d'abord preuve d'un enthousiasme exacerbé, alors que Romy restait plus discrète de peur de déranger. Puis le couple file en vitesse de croisière élevée et intense pendant des mois. Et enfin le déclin progressif dû aux frottements du quotidien, car aucun organisme ne peut supporter durablement une telle demande hormonale qui huile les rouages de toutes les prémices amoureuses. À 33 ans, Romy n'avait pas voulu d'enfant et n'en souhaitait pas, pas encore en tout cas. Elle ne se sentait pas une âme de mère chevillée au corps pour assumer cette charge. Elle savait que si elle devait en avoir elle s'en occuperait à l'image de la sienne en son temps. Sa maman, partie trop tôt d'un cancer du sein très agressif, laissait une fille de dix-huit ans, effondrée. Sans père officiel, elle avait réussi à s'en sortir grâce aux bons soins de Louise qui avait endossé pas mal de contraintes logistiques presque comme une seconde mère. Romy avait fait des études de réalisatrice audiovisuelle dans une école privée spécialisée à Paris et son classement de major lui avait obtenu le poste de première assistante sur une chaîne d'info continue.

Je me resserrais de ce whisky exceptionnel que Philippe avait ravitaillé pour l'occasion, juste tourbé sans excès, car arrondi par une finition en barrique de